

Le Baroque en
HONGRIE

*par un collectif
de l'Académie Hongroise des Sciences*

préface de

Pierre CHARPENTRAT

avant-propos de

Tibor KLANICZAY

Imre VARGA

synthèses et problématiques

Tibor KLANICZAY

Géza GALAVICS

István BITSKEY

Klára GARAS

Imre BÁN

György RÓZSA

Péter AGÁRDI

Imre VARGA

Margit S. SÁRDI

Pál VOIT

† **Endre ANGYAL**

Tekla DÖMÖTÖR

Vilmos GYENIS

BAROQUE

REVUE INTERNATIONALE

publiée par le C.O.S.I.B.

Montauban

1976

Möstra

8

NATIONALISME A L'EPOQUE BAROQUE

DES tendances nationalistes, supranationalistes et cosmopolites sont à titre égal présentes dans la civilisation baroque ; cependant, en fonction des conditions historiques concrètes ou de celles locales, ce sont les unes ou les autres qui jouent le rôle plus notable. Il est incontestable que, chez les peuples du Bassin du Danube, la primauté revient aux aspirations nationales, cela à tel point qu'il ne semble pas téméraire d'avancer que c'est l'époque baroque qui a été le berceau de leur nationalisme. A partir d'exemples centre-européens et, surtout, hongrois, nous pouvons donc bien étudier la corrélation entre baroque et nationalisme, ainsi que le caractère baroque du nationalisme du XVII^e siècle.

Les idées nationales se développent toujours dans un milieu social bien défini, en tant qu'expression des intérêts d'une classe sociale donnée ; et ce n'est qu'à un stade suivant, à un niveau plus élevé de leur évolution, qu'elles deviennent plus ou moins propres à l'ensemble de la société. Pour pénétrer le nationalisme baroque, il nous faut donc, cette fois-ci encore, partir avant tout de la contrainte sociale. Si nous ne perdons pas ce fait de vue, il ne pourra être mis en doute que le nationalisme hongrois du XVII^e siècle est, avant toute chose, l'idéologie de la classe nobiliaire.

Celle-ci était, en Hongrie, passablement nombreuse et, jusqu'à la seconde moitié du XVIII^e siècle, elle se distingua nettement de l'aristocratie. Pour ce qui est du rang, de l'influence politique et, en premier lieu, des biens, la distance était énorme en Hongrie entre les seigneurs et les nobles, alors même qu'il n'existait pas de différence d'état juridique entre eux. Cependant, la noblesse n'avait jamais pu imposer dans la pratique le principe de l'« una eademque nobilitas » pourtant consacré par les lois. Car les seigneurs, grâce à leur pouvoir, pouvaient toujours se dérober aux décisions de la noblesse, étaient même en mesure, de façon réitérée, d'imposer à celle-ci une subordination. Il découlait de tout cela que les membres de la couche fort restreinte de la haute aristocratie témoignaient une conscience individuelle vigoureuse, tandis que la masse des nobles sacrifiait à un sentiment collectif, à une idéologie nationale¹.

Le développement de la conscience nationale de la noblesse hongroise commença au XIII^e siècle, à la suite de ses premières manifestations politiques autonomes. En 1222, on proclama la première constitution hongroise, la Bulle d'Or qui codifiait les droits de la noblesse — même à l'encontre du roi. A partir de là, nous avons la notion de « *natio Hungarica* » équivalant à la noblesse hongroise et dont le contenu et la justification historiques furent fournis par les chroniqueurs du Moyen Age. Comme les Hongrois étaient venus, dans leur patrie, du territoire de l'ancienne Scythie, leurs chroniqueurs, dans une ardeur naïve pour démontrer l'origine du peuple, firent descendre celui-ci des glorieux Scythes. Un auteur de chronique du XIII^e siècle, Simon Kézai, élaborait une théorie ingénieuse et suggestive en identifiant les Magyars au peuple hun qui s'était établi, des siècles auparavant, dans la même contrée ; ainsi, après les Scythes, les Huns d'Attila lancés à la conquête du monde figurèrent également comme les ancêtres des Hongrois. Et comme Kézai n'assura le privilège de l'origine scytho-hunnique qu'à la *natio Hungarica* identifiée aux nobles, sa conception comportait déjà les éléments du nationalisme nobiliaire futur².

Le premier épanouissement authentique de celui-ci eut lieu vers le milieu du XV^e siècle, lorsque l'organisation des nobles hongrois en Ordre indépendant des prélats et des magnats fut terminée. L'ordre nobiliaire s'enorgueillissant de son origine scytho-hunnique et, jouant un rôle de premier plan aux diètes, voyait ses intérêts se confondre avec ceux de la Maison Hunyadi ; il connut son plus grand succès en portant sur le trône, contre la volonté des seigneurs, Mathias Hunyadi dit Corvin. Si le rapport de Mathias visant à un pouvoir absolu et des nobles qui l'avaient élu, fut loin de s'avérer harmonieux, ceux-ci considérèrent, plus tard, son règne (1458-1490) comme la grande époque de leur histoire. Ils élevèrent ce roi qui avait assuré au pays le rang de grande puissance, ce « *secundus Attila* », à côté de l'Attila, maître du monde des Huns et premier souverain légendaire des Hongrois, on le fêtait comme celui qui avait étendu les frontières du pays vers l'Ouest et défendu celles du Sud contre le Turc.

Le temps de Mathias Corvin, ainsi que les décennies qui suivirent sa mort, forment la première période de l'histoire du nationalisme nobiliaire hongrois. Sa

caractéristique majeure est qu'il prenait appui, au début, sur une position effective de grande puissance, alors que — Mathias disparu — cette position n'était plus que présumée. Rapidement les succès de l'avance ottomane anéantirent les rêves de grande puissance de cette noblesse à deux faces : scytho-hunnique pour l'Ouest et chrétienne pour l'Est, c'est-à-dire à l'égard du Turc. La si fatale défaite à Mohács, en 1526, la poussée des armées du sultan, l'occupation par elles des régions centrales du pays — tout cela avait à un tel point perturbé la classe nobiliaire que, pendant plus d'un siècle, elle ne fut plus capable de se manifester comme force politique autonome dans l'arène publique. Le rôle directeur revint alors pour longtemps aux magnats, tandis que les nobles dont une partie avait perdu ses biens et l'autre avait besoin d'être protégée, se virent contraints de chercher refuge auprès d'eux et de se placer sous leur coupe. Les possibilités d'un renouveau ne s'offrirent qu'au xvii^e siècle, à la suite de la législation de 1608 et de la normalisation politique qui s'ensuivit.

Cette année est à compter comme celle de l'un des tournants de l'histoire hongroise moderne ; en même temps, elle est une limite symbolique entre la Renaissance et l'époque du baroque. Une période inquiète, agitée, constamment en mouvement et conduisant, en fin de compte, à une crise, cède la place à une autre relativement plus paisible, mieux équilibrée, plus consolidée. En 1608, toute une série de graves conflits trouvait sa fin dans un compromis utile à toutes les parties, dont l'essentiel est que la division en trois zones du pays — division effective depuis 1541 — fut maintenue, le *statut quo* reconnu, trois souverainetés différentes — celle de l'occupant turc dans les régions centrales, celle du roi hongrois issu de la Maison Habsbourg sur les régions occidentales et septentrionales, enfin celle de la Principauté autonome de Transylvanie à l'Est — établies et acceptées par chacune. Cependant, les suites en politique intérieure ne furent pas de moindre importance. En Transylvanie, le pouvoir centralisé des princes s'affermir et l'aristocratie qui aurait pu s'y opposer fut, en grande partie, balayée par les tourments politiques du tournant du siècle. La situation fut exactement à l'opposé dans le domaine du roi Habsbourg : la tentative du gouvernement de l'empereur Rodolphe pour organiser les pays à traditions et prérogatives différentes sous sa tutelle — c'est-à-dire les provinces héréditaires autrichiennes, la couronne de Bohême et le royaume de Hongrie — en un Etat homogène et soumis à l'absolutisme se solda par un échec. L'année en question, la résistance générale des Ordres hongrois, tchèques et autrichiens, amena l'abdication de Rodolphe et son successeur, Mathias (premier du nom dans l'histoire allemande et deuxième dans celle hongroise) reconnut et confirma leurs droits. Cette restauration du pouvoir des Ordres s'avéra la plus viable précisément en Hongrie, et les lois de l'année 1608 définirent, malgré les graves conflits ultérieurs et des modifications, la situation constitutionnelle du pays jusqu'en 1848. En 1608, un équilibre des forces fut établi entre le roi appartenant à une Maison étrangère et siégeant en dehors du pays, à Vienne, et les Ordres hongrois. A cause du péril turc et dans l'espoir de la reconquête des régions occupées, les Ordres continuaient à avoir besoin de la Maison Habsbourg disposant des forces de l'Empire, tandis que celle-ci se voyait contrainte de respecter la constitution nationale. Cela d'autant plus que, dans la défense de leurs libertés, les Ordres hongrois pouvaient toujours compter sur le soutien politique et militaire du prince hongrois de Transylvanie. Ce soutien fut à plusieurs reprises effectivement accordé, avant tout dans la question du culte : la législation de 1608 avait assuré le libre exercice aux protestants qui formaient alors la majorité du pays ; mais elle avait également laissé la voie libre à la Contre-Réforme. Chaque fois que, avec l'aide du gouvernement Habsbourg, celle-ci mettait à contribution des moyens oppressifs, la Transylvanie devenue le bastion du protestantisme se dépêchait de fournir son alliance à ses coréligionnaires du royaume³.

Telles étaient les circonstances qui assurèrent le renforcement graduel des forces de la noblesse et ses nouvelles manifestations politiques. Bien que le compromis fût l'œuvre de la haute aristocratie hongroise et servît d'abord ses intérêts, la noblesse put aussi abondamment profiter des bénéfices de la consolidation relative. Ses éléments conscients commencèrent à se dégager des liens de la sujétion aux seigneurs ; ils renforcèrent, dans le cadre des comitats qui étaient les unités administratives du pays, leur propre organisme, tandis que, dans leurs manoirs, une civilisation nobiliaire spécifique prenait forme. Dans les années 1640, ce processus avait abouti : aussi bien sur le plan politique que sur celui idéologique et culturel, la noblesse était devenue, au sein de la société hongroise, un facteur de poids, suivant sa propre voie. La conjoncture économique de la première moitié du siècle avait rendu possible, à côté de la grosse propriété seigneuriale, le renforcement de la propriété moyenne nobiliaire qui passait à la production marchande et commençait à former ses fermes. Le renforcement économique et poli-

tique de la noblesse se manifestait sur tout le territoire du pays, il s'étendait même aux régions sous l'occupation turque ; toutefois, il était le plus vigoureux dans les comitats du Nord-Est du Pays où la grande propriété n'avait pas sa supériorité des régions occidentales et où les nobles connurent aussi cet avantage de se voir, à plusieurs reprises, temporairement rattachés à la Transylvanie. La seule famille à immenses biens de ces comitats, la Maison Rákóczi, fut portée au trône de la Principauté et ne pouvait se passer du soutien politique des nobles ; si bien que cette noblesse se savait fortement épaulée par la Transylvanie et que les seigneurs hongrois, tout comme la Cour des Habsbourg, devaient compter avec ce fait.

Le signe le plus évident du processus d'autonomie de l'ordre nobiliaire fut que, dans tout le pays, sa majeure partie demeura fidèle au culte protestant, alors que les seigneurs, à quelques exceptions près, embrassèrent, dans les décennies après 1608, le catholicisme. Au sein de la classe dirigeante, cette divergence des cultes accrut la distance entre les nobles et la Cour royale, tandis que leur communauté d'intérêts avec la Principauté de Transylvanie s'affirmait.

Tout cela devint évident lorsque, à partir du milieu du xvii^e siècle, le régime Habsbourg fit des tentatives pour réviser le compromis et pour instaurer l'absolutisme en Hongrie. Face à de telles aspirations, les seigneurs devenus catholiques, aussi bien que les nobles protestants, témoignèrent une résistance — qui était toutefois plus conséquente et plus virulente chez ces derniers. Puis, quand un groupe de magnats essaya, dans le cadre de la conjuration dite de Wesselényi, de s'opposer sans succès à l'absolutisme viennois (1670), une partie de la noblesse se mit à combattre les Habsbourg par les armes : sous la conduite de Imre Thököly (1657-1705), puis de François II Rákóczi (1676-1735), ces guerres dites *kouroutz*⁴ durèrent jusqu'en 1711.

C'est conformément à des mots d'ordre religieux et sous le signe de la solidarité chrétienne que les Hongrois menèrent pendant plusieurs siècles leur lutte contre l'ennemi ancestral, le Turc. Par contre, la protestation contre l'oppression Habsbourg prenait forme dans le différend hungaro-allemand et sa motivation ne pouvait être que nationale. C'est pourquoi le combat pour le droit d'Etat et pour l'indépendance de la noblesse s'accompagna d'une virulente idéologie nationaliste⁵. Les éléments marquants du nationalisme nobiliaire du début du xvi^e siècle reprirent force, de même, pour le souvenir des soi-disant ancêtres scythes qui avaient arrêté même l'armée d'Alexandre le Grand, ou de cet Attila qui avait soumis le monde ; mais l'idéal majeur fut, tout de même, le roi Mathias qu'on se remémorait comme le défenseur de la liberté des nobles et comme l'organisateur de l'ancienne puissance si redoutable de la noble nation hongroise. L'évocation de la gloire de jadis, du magnifique passé, servait de contraste au terne présent et de source d'énergies morales à la résistance. En effet, l'une des idées fondamentales du nationalisme nobiliaire renaissant était une vue pessimiste du présent de la nation. La noblesse avait pris conscience de sa propre et longue passivité politique comme d'un abâtardissement de la nation, comme d'une dégénérescence par rapport aux glorieux ancêtres ; en conséquence, elle s'efforçait d'arracher la nation à la « déchéance », à l'apathie.

Dans le développement et la formulation de ses idées, un rôle décisif revint au plus grand homme politique du siècle et au meilleur des poètes baroques hongrois, le comte Miklós Zrínyi (1620-1664). Zrínyi comptant parmi les magnats les plus puissants du pays coopéra, dans ses dernières dix années de vie, avec la noblesse, car il avait compris que ses plans politiques pouvaient être fondés surtout sur cette couche. Dans nombre de ses écrits, il s'est proposé de renforcer la conscience nationale de celle-ci en offrant une présentation exemplaire de la plupart des mots d'ordre et des pensées du nationalisme hongrois de son époque. Selon son raisonnement, les éléments anciens et nouveaux de ce nationalisme nobiliaire devaient viser à la mobilisation de la nation, pour l'arracher au marasme, à la solidarité des nobles dans l'intérêt de l'indépendance et de l'unité du pays. Lorsqu'en 1651, il fit imprimer son chef-d'œuvre poétique, son épopée nationale sur les combats contre le Turc au xvi^e siècle, *Szigeti veszedelem* (Le Désastre de Sziget), il le fit précéder d'une dédicace insolite : « Je dédie cet ouvrage à la noblesse hongroise. Que Dieu fasse que je puisse utilement lui dédier mon sang, jusqu'à la dernière goutte ! » Dans la dédicace de ses œuvres de théorie politique, il regrette être né « au siècle de la ruine du Hongrois », non en ces temps où Dieu « nous aurait rendus redoutables à ceux qui nous considèrent, maintenant, avec ennui et parlent de nous avec dérision ». Cependant, de l'opposition de la déchéance présente et de la grandeur passée, ce n'est pas le désespoir, mais la volonté d'agir qui doit naître. « Les os enterrés avec gloire des héros hongrois... ne me laissent ni dormir, quand j'en aurais l'envie, ni fainéanter, même

si je le voulais. » Zrínyi use du ton le plus passionné dans son ouvrage *A török áfium ellen való orvosság* (Remède contre l'opium turc, 1661) où il se propose, d'abord, de susciter le sentiment de honte de la noblesse, puis sa fière obstination et sa résistance. Après avoir sévèrement fustigé sa décadence, son indolence, il avertit les « restes du glorieux sang magyar » que « notre noble liberté n'existe nulle part sous les cieux, sinon en Pannonie. *Hic vobis vel vincendum, vel moriendum est* »⁶.

C'est ce ton, ce sont ces idées qui s'imposent dans les proclamations politiques, les pamphlets de la noblesse et, non en dernier lieu, dans sa poésie politique. A cette époque, le moyen littéraire le plus efficace, en Hongrie, de la diffusion des idées était le vers. Dans la plupart des cas, ce n'est pas de poésie qu'il s'agit, mais de pamphlets versifiés, de dialogues en vers opposant les diverses prises de position politiques, ou, tout simplement, du procès-verbal succinct et en vers de quelque importante consultation. Mais, de la même façon, nous ont été conservés des pasquins, des poèmes d'adieu de condamnés politiques attendant leur exécution, des thèses de chefs disparus, des lamentations de prisonniers, des poèmes parlant de doléances, de persécutions, ou invitant à la résistance, au combat⁷. La plupart du temps, nous ignorons le nom des auteurs de ces morceaux : l'anonymat était exigé par les règles de sécurité de la conspiration aussi : « Il faut qu'on ignore le nom de l'auteur, car le dard des prêtres le ferait périr » — lisons-nous à la fin du poème *Papvilág Magyarországon* (Le règne des prêtres en Hongrie ; 1671) qui attaque les prélats du parti des Habsbourg⁸. C'étaient des fins politiques et non artistiques qui guidaient ces auteurs ; c'est pourquoi ils écartaient volontairement — comme nous pouvons le lire dans un poème — l'idée de tout modelage artistique :

Et ne considère pas l'enjolivure de mes vers,
Je n'y ai pas visé. Mieux, j'avoue moi-même
Leur grossièreté. Mais si leur vérité
Tu veux examiner, elle s'offre à la livre⁹.

Cependant, cette poésie politico-patriotique anonyme n'est point dépourvue de valeurs artistiques ; il est vrai qu'elles ne s'imposent que rarement tout au long des poèmes : d'ordinaire, elles ne s'étendent qu'à quelques strophes baroques magistralement tournées. Cette fois-ci, notre tâche n'est pas de passer en revue ces trésors cachés, nous n'examinerons cette poésie qu'en tant que document marquant du nationalisme nobiliaire du baroque.

Elle est saturée de la répétition de l'état de servitude ayant remplacé les libertés anciennes, de la déchéance survenue après la grandeur passée. Dans le vocabulaire de ces versificateurs, « le pauvre sang magyar » est « fleur splendide issue de la maison de la gloire » ; et la « noble Pannonie » est « la petite Hongrie prise entre le feu et l'eau, Une belle fleur destinée à se faner, à disparaître », dont on n'arriverait pas à énumérer les doléances, les souffrances. Mais ces plaintes continues ne sont pas témoignages de la faiblesse ; bien au contraire, cette poésie nobiliaire est brûlante de haine, de détermination, d'obstination, du désir d'accepter les sacrifices et de combattre le nombre. On le sent bien dans le poème *Gondolkodjál szegény magyar...* (Réfléchis, pauvre Hongrois... ; de la fin des années 1660), qui encourage les nobles des comitats qui ont perdu l'habitude des combats à prendre les armes¹⁰. Après la première strophe (Réfléchis, pauvre Hongrie, qu'advient-il-t-il ?...), c'est avec les paroles mêmes de Zrínyi que le poète sonne l'alarme de la nation (Réveille-toi de ton profond sommeil... !) pour, ensuite, évoquer l'exemple des courageux ancêtres :

Tes bons preux d'ancêtres étaient tels
Qu'ils se mesuraient même à Alexandre, maître du monde...
Ils ne craignaient pas, pour la liberté, de verser leur sang,
Pour la nation, pour la patrie, de combattre courageusement...

Après les exemples recommandés à suivre, nous avons l'autocritique de la classe : il y a peu de Hongrois qui soient prêts à renouveler, par le sabre, leurs lettres de noblesse. Puis, le poète fait observer qu'il « ... serait nécessaire que celui qui écrème le pays... Brandisse encore une fois son sabre à la manière des preux ! ». Après plusieurs autres éléments critiques, nous avons, dans les derniers vers, l'essentiel du message : « Que chacun prenne immédiatement sa chère arme..., Et ne ménage pas son bras pour faire couler le sang ! ». Une seule idée pourrait, tout au plus, parfaire le sens de ce morceau ; nous la trouvons dans une longue exhortation en vers — *Magyarországról* (Sur la Hongrie ; 1676) —, où l'auteur déclare :

Je n'en écrirai plus, j'attends seulement le temps,
Je dépose ma plume, je saisis mes armes ¹¹.

Ces citations illustrent combien la prise des armes pour la liberté nationale n'était pas chose allant de soi. La majorité de la noblesse s'était déshabituée de la vie militaire ; c'était précisément en cela que Zrínyi et plus d'un encore voyaient sa dégénérescence par rapport aux ancêtres. Le mouvement national nobiliaire de la seconde moitié du XVII^e siècle s'efforçait d'entraîner le noble cultivant paisiblement ses terres à l'action politique et militaire. Et si cela réussit en partie, cela fut dû au ralliement d'une grande partie des troupes mercenaires hongroises à l'opposition nobiliaire qui se contentait plutôt de rassemblements, de protestations, de juridisme. A cette époque, il n'y avait des troupes permanentes hongroises que dans les fortifications des confins assurant la défense contre le péril turc et soumises directement au souverain. Les chefs militaires viennois avaient la visée constante de placer dans ces places-fortes hongroises des soldats et, surtout, des commandants allemands ; or, cela portait préjudice aux droits des Ordres et, parallèlement, détériorait continuellement la situation des soldats hongrois des confins. Ce processus prit une ampleur catastrophique après l'échec de la conjuration dite de Wesselényi (1670), lorsque le gouvernement décida de diminuer dans une proportion très importante le nombre des troupes hongroises, considérées comme peu recommandables, et en congédia effectivement beaucoup. Les soldats ainsi privés de leur métier devinrent les alliés naturels du mouvement nobiliaire *kouroutz*, voire même qu'ils en formèrent la véritable réserve militaire, tandis que leurs chefs appartenant à la noblesse donnaient la cohorte la plus intransigeante et la plus belliqueuse du mouvement ¹². Le poème intitulé *Thököly haditanácsa* (Le conseil de guerre de Thököly ; 1681) récapitule comme suit la réponse — qui n'est qu'une variante des pensées de Zrínyi — à l'une des offres d'armistice du gouvernement viennois :

Par les armes, c'est par les armes qu'il faut nous venger,
Le Hongrois doit se perdre ou vaincre par les armes !
Par la créance nous avons été trompés, il ne faut donc plus croire,
Ce sont les armes qui doivent faire justice ! ¹³.

Encore plus que le ralliement des troupes mercenaires, les étroits rapports avec les Eglises luthérienne et calviniste, plus précisément avec leurs pasteurs déterminèrent et développèrent de façon encore plus décisive le mouvement et son idéologie. Le destin du clergé protestant était tout aussi naturellement lié à la noblesse d'opposition que celui des Jésuites et des prélats catholiques à la haute aristocratie. La noblesse protestante s'efforçait d'assurer une protection aux prédicateurs, dont la persécution par le pouvoir Habsbourg avait pris, dans les années 1670, la forme d'une terreur impitoyable. De l'autre côté, les ministres malmenés par l'arbitraire impérial, par le clergé catholique et les magnats passés au catholicisme accroissaient, par leur agitation religieuse, la résistance des nobles. Ainsi, le nationalisme nobiliaire de la fin du XVII^e siècle prit une nuance nettement protestante : la « douce Hongrie » est également « la maison établie sur le roc » de la Bible, « le Sion hongrois » qui supporte héroïquement les charges furieuses de la Babylone papale. On plaça au rang des grands parangons, des Attila et des Mathias, les héros protestants hongrois de la liberté du culte aussi : István Bocskay (1557-1606) et Gábor Bethlen (1580-1629). Un trait saillant de cette idéologie protestante et nationale est que le sentiment de culpabilité nationale y fait totalement défaut. Au XVI^e siècle, les prédicateurs protestants voyaient l'explication des dévastations ottomanes dans les péchés des Hongrois ; par contre, les mercenaires allemands, les Jésuites qui s'approprient les temples ne sont plus le fouet vengeur du Seigneur, mais des forces maléfiques, voulant anéantir le « Sion hongrois ».

Au cours de l'histoire de la Hongrie, ce sont les politiciens *kouroutz* de la noblesse qui ont parlé le plus du « peuple hongrois », des « Magyars », de « nos doux frères de sang », du « glorieux sang hongrois », de « notre douce nation », etc. En principe, tous les compatriotes étaient compris en ces termes, pourtant leur contenu effectif ne se rapportait qu'aux nobles. Un disciple de Zrínyi — Zsigmond Petkó — donne, en 1666, cette paraphrase étroitement nobiliaire des exhortations de son maître :

Ne regrettons pas notre vie,
Ni de verser notre sang
Pour nos si belles demeures,
Nos armoiries de nobles,
La liberté perdue ¹⁴.

Quand c'est le torrent des plaintes, des doléances qui s'exprime en vers, il ne s'agit exclusivement que de torts portés aux nobles, du mépris de leurs privilèges. Après avoir décrit les excès de la soldatesque allemande, l'auteur du poème *Cantio de portione*¹⁵ (1697) résume de la sorte son message qui est celui de l'ensemble du nationalisme à cette époque :

Réfléchis-tu, alors, où se trouve la liberté hongroise ?

Où est le roi Mathias détenteur de la justice ?

Avec lui, la seigneurie est allée en terre

Et la belle noblesse est devenue un amer esclavage¹⁶.

C'est cette étroitesse d'esprit nobiliaire, l'identification de la liberté de la nation aux privilèges des nobles qui offrait le point le plus vulnérable du nationalisme nobiliaire et qui comportait la possibilité de l'abandon du combat aussi. Car, une fois que le souverain étranger abhorré se montrait enclin à rétablir les libertés des nobles ou, tout au moins, une partie d'entre elles, la majorité de la noblesse se montrait prête à la réconciliation, d'autant plus que ses « libertés » étaient non seulement menacées d'en haut, par le souverain, mais aussi pouvaient être menacées d'en bas, par les masses. Les chefs de l'opposition nobiliaire étaient constamment contraints d'appeler sous les drapeaux les serfs ; puis, ils s'apercevaient avec affolement que, tôt ou tard, ce seront leurs propres paysans qui tiendront les rênes. Or, une protection de toute sécurité contre le regain d'activité des masses n'était offerte que par le pouvoir royal, si bien que les nobles revenaient constamment à la fidélité à celui-ci.

C'est de tout cela que découle le caractère désuet et tragique du nationalisme nobiliaire hongrois de tout le XVII^e siècle. A la fin de celui-ci, une conception de la nation fondée sur les « libertés » de la noblesse était une pure illusion et tout mouvement, toute lutte qui voulait asseoir sur cette conception l'avenir du pays était condamné à l'échec. Cela est parfaitement démontré par le cas de la Pologne, ce pays voisin que les nobles hongrois considéraient comme un modèle digne d'être imité. Là, le règne de la *respublica* nobiliaire fut établi, mais le résultat en fut au XVIII^e siècle, la désagrégation et le démembrement du pays. La plupart du temps, les chefs hongrois eux-mêmes sentaient que nulle issue ne se présentait à leurs efforts. En fin de compte, ils devaient affronter un antagonisme sans solution aucune : contre le souverain étranger, ils n'auraient pu lutter avec succès qu'en s'appuyant sur le peuple, mais cela aurait exigé l'abandon d'une partie de leurs privilèges de classe ; dans l'intérêt de ces privilèges, ils étaient réduits à l'appui du roi, ce qui exigeait le sacrifice, au moins en partie, d'autres privilèges, ceux politiques. La nation était identifiée à la noblesse et, pour la défendre, celle-ci se sentait seule habilitée et capable ; mais la grande partie de cette classe hésitait, tergiversait : devait-elle endosser le combat pour la « liberté » avec tous ses risques, toutes ses peines, ou abandonner ce combat et, à ce prix, essayer de s'assurer une existence plus modeste, mais certainement plus tranquille à l'ombre du pouvoir impérial ? Il va de soi que le choix était, à chaque fois, décidé par la situation effective ; souvent, il n'y avait qu'une seule voie à suivre, celle du combat, mais on n'était jamais sûr de son succès. C'est là l'explication de la manière de voir tragique, du pessimisme désespéré des chefs de la noblesse. Les meilleurs de cette classe brûlaient d'un vigoureux sentiment communautaire, leur vie individuelle était quasi entièrement au service de la « *natio Hungarica* » ; mais on ne témoignait de courage, on n'opposait de résistance, on ne se sacrifiait jusqu'à accepter la mort aussi qu'en résultat d'une victoire sur les convulsions internes. En lisant les vers, les déclarations, les appels de ces nobles, nous avons l'impression qu'ils désiraient démontrer de manière réitérée, aux yeux de leurs compagnons de combat et à leurs propres yeux aussi, que la voie choisie était la bonne, la seule honnête. C'est cette fatalité de psychologie sociale qui est à la source de ce véritable héroïsme baroque, de ce pathos baroque tragique qui ont imprégné tout le système d'idées du nationalisme nobiliaire et ses figures de proue.

Cependant, ce ne sont pas uniquement les facteurs affectifs et moraux qui font le caractère baroque de ce nationalisme, mais aussi — et avant tout — un trait particulier, ses entraves de culte et de classe. En Europe Centrale, il n'y avait pas encore, au temps du baroque, de sociétés nationales au sens moderne du terme, si bien qu'un programme national n'y pouvait se développer que dans un cercle plus restreint et ne s'étendait jamais à l'ensemble de la société. Au sein du nationalisme nobiliaire hongrois que nous sommes en train d'analyser, ce n'était également qu'une minorité limitée sur le plan social et confessionnel qui se déclarait

« sang hongrois », « nation hongroise ». Cette circonstance devait nécessairement provoquer la manifestation d'un nationalisme contraire au précédent sur nombre de points, mais lui aussi hongrois. A côté, ou plutôt à l'opposé du nationalisme nobiliaire protestant, c'est ainsi que put voir le jour, d'une part, un nationalisme des Ordres catholiques et, de l'autre, un nationalisme populaire.

Le nationalisme catholique poussa ses racines dans le terreau de la Contre-Réforme qui s'étendait avec toujours plus de succès ; et comme le soutien de celle-ci était principalement la dynastie des Habsbourg — dynastie éminemment catholique —, la caractéristique fondamentale de ce contre-nationalisme était la fidélité au roi. C'était là l'expression non d'une fidélité au souverain allemand, encore moins de la loyauté à l'égard de l'Empire Habsbourg composé d'éléments si divers, mais de l'attachement au roi apostolique, sacré par la sainte couronne de Hongrie, à l'héritier du premier des rois hongrois, saint Etienne. Selon la tradition et la conception juridique, le premier roi hongrois avait reçu du pape Sylvestre II des droits apostoliques spécifiques qui s'étaient transmis et se transmettaient à ses successeurs. De plus, selon la légende, saint Etienne avait, avant sa mort, offert la couronne à la Sainte Vierge et placé le pays sous sa protection. C'est pourquoi la Sainte Vierge fut considérée comme « *patrona Hungariae* ». Cette idée était particulièrement propagée, au Moyen Age, par les Franciscains, tandis qu'à l'époque baroque, c'étaient les Jésuites qui en avaient fait un moyen efficace de leur propagande. De la sorte, face au nationalisme d'inspiration protestante en appelant à Attila et à Mathias, il y eut une conception nationaliste catholique qui considérait le pays comme le « *Regnum Marianum* »¹⁷. Le gage du bonheur, de l'épanouissement du pays, de sa capacité de surmonter ses misères était la Sainte Vierge ayant partie liée avec le destin de la nation hongroise, et dont la protection ne pouvait se manifester que par le truchement du successeur de saint Etienne, du roi en fonction et sacré par la sainte couronne. Ce n'était pas Mathias Corvin, mais la Sainte Vierge qui avait assuré, jadis, la puissance du pays ; et le symbole de l'existence nationale hongroise et des droits de la noblesse n'était point Attila, ce païen, mais bien le premier roi qui fut canonisé. Cette idée est déjà présente dans l'argumentation de Péter Pázmány (1570-1637), l'âme de la Contre-Réforme en Hongrie ; cependant, elle ne reçut un accent nationaliste plus prononcé qu'à partir du milieu du xvii^e siècle. Le premier qui la formula et la diffusa sous une forme littéraire fut un poète contemporain de Zrínyi, le comte László Listi (1628-1662) qui, dans son poème *A boldogságos szüz Máriához, Magyarország patronájához* (A la bienheureuse Sainte Vierge, patronne de la Hongrie ; 1653), implore le relèvement, la conversion du pays ruiné par les « suppôts de la rétraction » (les nobles faisant de l'opposition) et le « poison mortel » (le protestantisme)¹⁸. Cette conception nationale catholique, en polémique avec le nationalisme traditionnel des nobles, put exercer un immense effet de propagande grâce aux institutions de l'Eglise et, non en dernier lieu, de l'art baroque qu'elles soutenaient ; et, dans la période tardive du baroque, au xviii^e, elle se haussa au rang d'idéologie officielle d'Etat.

Nous avons déjà dit que les intérêts de classe de la noblesse se manifestant si passionnément contre le règne Habsbourg la forçaient fréquemment à passer des compromis avec le souverain. Naturellement, cette aspiration répétée des nobles au compromis ne pouvait qu'exacerber les différends entre les conciliateurs et les forces qui menaient conséquemment le combat contre les Habsbourg. Parmi celles-ci, nous devons compter, en plus des chefs des guerres de liberté, avant tout les éléments s'intéressant à la politique des couches populaires inférieures. Cela fut évident surtout dans la guerre de libération, entre 1703 et 1711, de François II Rákóczi, quand les soi-disant « pauvres gars » jouèrent un rôle si marquant aux côtés de la noblesse. Cette couche se recrutait parmi les anciens soldats libérés, les serfs fuyant les persécutions, les petits nobles ayant connu la déchéance et devenus paysans, les élèves chassés des écoles saccagées et d'autres éléments semblables sans feu ni lieu ; elle représentait une masse et une force notables surtout dans les comitats du Nord-Est du pays. En 1697, elle prit — indépendamment de la noblesse, voire même à son encontre — l'initiative d'une insurrection anti-Habsbourg qui échoua. En 1703 également, lors du départ du mouvement de Rákóczi, ce furent ces « réprouvés » qui en furent les instigateurs, ce furent eux qui invitèrent le Prince évadé de la prison de Wiener Neustadt et réfugié en Pologne à venir prendre leur commandement. Ce ne fut qu'ensuite que la noblesse se rallia à la cause pour s'en accaparer rapidement les rênes. Bien que les « réprouvés » eussent accepté le commandement des nobles, ces deux composantes du camp *kouroutz* étaient en constante tension et les poèmes de l'époque ne manquent pas de leur recommander sans relâche la bonne entente. Dans un chant qui parle au nom de Rákóczi, nous pouvons lire : « Nation hongroise, je te supplie

au nom de Dieu, Que le Hongrois ne soit pas assoiffé du sang hongrois » ; un autre poème formule comme suit l'essentiel de son message :

Nul besoin que le Hongrois attaque le Hongrois,
Mais plutôt qu'ils s'unissent d'un même cœur,
Qu'ils boutent la *portio* hors de notre pays ¹⁹.

L'unité se réalisa effectivement pour quelque temps ; mais lorsque les velléités de réconciliation des nobles avec le pouvoir Habsbourg devinrent toujours plus manifestes, les « pauvres gars » à la conscience politique particulièrement évoluée comprirent que la guerre de liberté était, en premier lieu, leur affaire et non celle de la noblesse ²⁰. En conséquence, ils commencèrent à se considérer comme les vrais fidèles du pays, comme les « véritables Hongrois » et mirent en doute les droits des nobles à ce titre. Dans le pamphlet en vers *Két szegénylegénynek egymással való beszélgetése* (Le dialogue des deux pauvres gars ; 1706), on ne cache nullement cette idée :

Le Diable n'est pas tel qu'on le peigne !
Ils ne sont pas tous Hongrois, qui le proclament !
Avec le temps, se révéleront les actes
De ceux qui furent vrais partisans de la Hongrie ²¹.

Un autre poème intitulé *A szegénylegények éneke* (Le chant des pauvres gars ; 1706) exprime les arguments et les revendications que cette couche plébéienne adressait au Prince. Il y est nettement établi que la guerre de liberté est leur cause, que les succès militaires leur sont dûs, que ce sont eux qui ont fait sacrifice de leur sang : « Qu'un seigneur soit tombé, le soleil ne l'a pas vu »... De manière digne d'attention, les « réprochés » adoptent la phraséologie du nationalisme nobiliaire, mais en l'appliquant à eux-mêmes et en la retournant contre les nobles. En ceux-ci qui se considèrent comme la fière descendance d'Attila, qui se vantent de leur sang magyar, ils voient, désormais, l'obstacle à la conquête de la liberté nationale : « Nous aurions gagné la Hongrie, S'il n'y avait pas eu tant de seigneurs cabaleurs » — proclame le même morceau ²².

Tous ces exemples attestent que, pour ce qui est du nationalisme dans la Hongrie de l'époque baroque, un certain pluralisme s'y affirmait. Les diverses couches de la société, des groupes dans l'étau de considérations de classe et de culte avaient donné corps à des variations éventuellement totalement contradictoires du nationalisme. Ce n'est que vers la fin du XVIII^e siècle qu'on voit naître une idéologie nationaliste qui s'étendra à l'ensemble de ceux parlant la même langue, appartenant à la même ethnie. Il découle de cela aussi que la conception nationaliste modelée sur une base féodale ou confessionnelle peut être représentée par des personnes qui parlent une autre langue, appartiennent à une autre ethnie. Ainsi, l'évêque luthérien slovaque Daniel Krman (1663-1740), qui professe avec orgueil, dans plusieurs de ses ouvrages historiques, l'origine slave de son peuple, bénit dans un parfait esprit de nationalisme nobiliaire hongrois le drapeau de François II Rákóczi. Il n'est également pas insolite que quelqu'un déclare être simultanément, le partisan conscient de plusieurs nations. Nous avons cité la profession de foi pathétiquement hongroise de Miklós Zrínyi ; cela ne l'empêchait pas de se déclarer, en même temps, un vrai Croate ²³.

Les conditions du véritable nationalisme moderne, de caractère bourgeois n'existaient donc pas encore à l'époque baroque — non seulement chez les Hongrois, mais chez les autres peuples centre-européens (Slovaques, Roumains, Croates, etc.) non plus. Le temps du réveil national n'était pas encore venu. A la place de celui-ci, il y avait des tendances nationalistes particulières qui se développaient parallèlement ou se contraignaient et qui étaient subordonnées aux points de vue, aux intérêts des Ordres et des confessions. Ce qui leur est plus ou moins commun, c'est surtout la recherche des ancêtres : en se fondant, en majeure partie, sur les ouvrages des historiens humanistes, les divers peuples de l'Europe Centrale, les représentants de telle ou telle de leurs couches procédaient, en bon ordre, à la découverte de leurs ancêtres réels ou présumés dans une glorieuse lignée de jadis. Tandis que les Hongrois s'enorgueillissaient de la légendaire origine scytha-hunnique, la noblesse polonaise se déclarait issue des Sarmates ; à partir de la fin du XVII^e siècle, la théorie commença à se propager parmi les Roumains d'une filiation remontant aux colons romains de la Dacie ; par contre, les Saxons établis, par les rois de Hongrie, au XI^e siècle en Transylvanie se croyaient les descendants des Gépides qui avaient vécu dans cette contrée au temps des grandes migrations barbares. Mais ces nombreuses théories de l'origine et, corollairement, la priorité

temporelle de l'établissement sur un territoire donné n'étaient pas encore devenues, à l'époque baroque, sources des controverses nationales. Les antagonismes se manifestaient, éminemment, selon les lignes de forces féodales et confessionnelles ; et les tendances nationalistes ne pouvaient encore prévaloir qu'au sein de celles-ci, conformément à leurs aspirations et, plus d'une fois, en subordination à elles. En Europe Centrale, l'un des symptômes les plus notables de la fin de l'époque baroque sera précisément la manifestation des mouvements nationaux débordant des cadres des Ordres et des Eglises — manifestation à l'échelle de l'ensemble de la société.

NOTES

- 1 J. Bérenger : « *Les « gravamina »*. *Remontrances des diètes de Hongrie de 1655 à 1681*. Paris, P.U.F., 1973, pp. 41-45. — L'abondante introduction du chercheur français offre un excellent tableau général des conditions politiques, juridiques et sociales de la Hongrie au XVII^e siècle.
- 2 T. Klaniczay : *A nacionalizmus előzményei a magyar irodalomban* (Les antécédents du nationalisme dans les lettres hongroises). In « *A Magyar Tudományos Akadémia Nyelv- és Irodalomtudományi Osztályának Közleményei* », XVI, 1960, pp. 7-23.
- 3 Cf. L. Makkai : *Histoire de Transylvanie*. Paris, P.U.F., 1946, pp. 224-237.
- 4 Le mot *kuruc* (prononciation : kouroutz) vient probablement du latin *crux* et son sens originel est croisé. En 1514, c'était le nom qu'on avait donné aux paysans révoltés de la Grande Jacquerie hongroise, car ils avaient été rassemblés pour une croisade contre le Turc. Jusqu'au milieu du XVII^e siècle, *kuruc*, c'est-à-dire croisé, ne pouvait indiquer que paysan insurgé ; puis, à partir de cette époque, il désigna les nobles aussi qui se révoltaient contre le pouvoir Habsbourg.
- 5 Cf. le chapitre *Nemesi nacionalizmus* (Nationalisme nobiliaire). In : *A magyar irodalom története 1600-tól 1772-ig* (L'histoire de la littérature hongroise de 1660 à 1772). Dirigé par T. Klaniczay, Budapest, 1964, pp. 269-275.
- 6 *Zrínyi Miklós összes művei* (Œuvres complètes de Miklós Zrínyi), Budapest, 1958, pp. 8, 407-408 et 650.
- 7 Cf. le chapitre *A kuruc nemesi költészet* (La poésie nobiliaire *kouroutz*). In : *op. cit.* sous ⁵, pp. 282-294.
- 8 *Magyar költészet Bocskaytól Rákócziig* (Poésie hongroise de Bocskay à Rákóczi), Ed. par T. Esze, Budapest, 1953, p. 190.
- 9 *Op. cit.*, p. 242.
- 10 *Op. cit.*, p. 153-154.
- 11 *A Thököly-kódex és kuruckori versei* (Le codex Thököly et ses poésies dites *kouroutz*). Ed. par M. Busa, Budapest, 1958, p. 79.
- 12 L. Benczédý : *A « vitézlő rend » és ideológiája a Thököly felkelésben* (« L'ordre militaire » et son idéologie au temps du soulèvement de Thököly). In « *Történelmi Szemle* », 1963, pp. 33-43.
- 13 *Op. cit.*, sous ⁸, p. 212.
- 14 *Op. cit.* sous ⁸, p. 152.
- 15 On appelait *portio* les impôts militaires, le cantonnement de l'armée impériale. Ces impôts extraordinaires faisaient partie des griefs des plus importants de la noblesse car, se jouant des privilèges des nobles, ils les ruinaient matériellement. (Les versificateurs de l'époque ont souvent donné un titre latin à leurs compositions).
- 16 *Op. cit.* sous ⁸, p. 238.
- 17 B. Hóman et Gy. Szekfű : *Magyar történet* (Histoire de Hongrie), 6^e éd., Budapest, 1939, t. IV, pp. 123, 373-7.
- 18 *Listi László munkái* (Œuvres de L. Listi). Ed. par A. Komáromy, Budapest, 1891, p. 577.
- 19 *Op. cit.* sous ⁸, pp. 274, 276.
- 20 T. Esze : *A szegénylegény éneke* (Le chant des pauvres gars). In « *Magyar Századok* », Budapest, 1948, pp. 131-141. Idem : *Két szegénylegény egymással való beszélgetése* (Le dialogue des deux pauvres gars). In « *Irodalomtörténet* », 1949, pp. 254-262.
- 21 *Op. cit.* sous ⁸, p. 333.
- 22 *Op. cit.* sous ⁸, pp. 335, 337.
- 23 Cf. T. Klaniczay : *La nationalité des écrivains en Europe centrale*. In « *Revue des Etudes Sud-Est Européenne* », 1972, pp. 585-594.